

## Les dénominations gallo-romaines de la noisette

On sait que le latin n'avait qu'un mot pour la noix et la noisette: NUX, qui pouvait désigner aussi généralement tous les fruits à amande. La noisette cultivée à Abella en Campanie était renommée; on l'appelait naturellement NUX ABELLANA. Peu à peu, suivant une habitude bien connue on se mit à dire simplement ABELLANA, ou avec un suffixe allongé \* ABELLANIA; on en arriva même à désigner ainsi non seulement la noisette d'Abella, mais toute espèce de noisette. De la sorte on supprimait l'amphibologie de NUX „noix“ et „noisette“: on pouvait réserver NUX pour la noix et employer ABELLANA, -IA pour la noisette.

Le latin tardif remédia d'une autre façon encore à l'amphibologie de NUX, il fabriqua pour la noisette des diminutifs: NUCELLA, et NUCICULA qui n'apparaît pas dans les textes mais seulement dans les gloses et dans Isidore de Séville. Un autre diminutif, \* NUCEOLA, est supposé par les formes de certains parlers d'Italie (Ernout-Meillet, 4<sup>e</sup> éd., 3 et 453, FEW I, 5 a, et 7, 226, 257).

Donc à l'époque où la Gaule apprenait à parler latin, il y avait deux manières de nommer la noisette, si l'on voulait éviter l'amphibologie des deux sens de NUX: on pouvait user d'un diminutif comme NUCICULA ou \* NUCEOLA; on pouvait aussi dire ABELLANA ou \* ABELLANIA. Parmi ces mots quel choix firent nos ancêtres? Il est difficile de le dire avec une complète certitude, parce que nous ne possédons pas de documents directs de cette époque et que la romanisation dura plusieurs siècles, au cours desquels la situation a pu changer. Cependant, grâce aux textes médiévaux, grâce surtout à nos patois, nous pouvons esquisser la carte des noms gallo-romains de la noisette. Cette carte est des plus suggestives.

Au moyen-âge, dans la France du Nord, pays de langue d'oïl, nous trouvons trois façons de nommer la noisette: on dit *noisille* (Godefroy 5, 518), en qui nous reconnaissons facilement le continuateur de NUCICULA; on dit aussi *nois de coudre* (Tobler-Lommatzsch 2, 958) et *noiz menue* (FEW 7, 256 a), qui s'expliquent d'eux-mêmes; on dit enfin *noisette*, diminutif de *noix* qui fera fortune (FEW 7, 256 a).

Dans la France d'oc l'usage est différent. On dit *avelanas*, *avilana*, *aulanas*, *aulaigna* (Raynouard), mots qui remontent évidemment à ABELLANA, -IA. A travers cette répartition des mots nous apercevons une division de la Gaule romaine en deux domaines: celui du nord qui disait NUCICULA, celui du sud qui disait ABELLANA, -IA.

Quant à l'ancien francoprovençal, il présente de rares formes, peu claires, qui demandent quelques explications. Dans le Carcabeau de Givors, au XIII<sup>e</sup> siècle, nous trouvons des *avilliannes*, à côté des *amandoles*, des *figues* et des *raisins*. Le tarif de péage de Béchevellin, au XIV<sup>e</sup> siècle, (manuscrit), a aussi *avillianses*. Quant au péage de Montbrison, qui ne nous est conservé que dans une copie du début du XVII<sup>e</sup> s., il porte des *avelaignes*, à côté des *raisins* et des *figues*. L'ancien bourguignon nous fournit aussi au XIV<sup>e</sup> siècle des *aviloingnes* (R 39, 508). On reconnaît dans ces formes le moyen-français *avelaine*, qui figure dans le Ménagier de Paris: „figues, dates, roisins, avelaines“ (Tobler-L. I, 713). Le dictionnaire de Huguet a plusieurs exemples de cet *avelaine*, qui survit aujourd'hui dans le fr. *aveline*. Qu'était ce mot qui n'a pas laissé de trace dans nos patois? Probablement un mot emprunté aux dialectes des régions plus méridionales,

d'où venait sans doute cette sorte de noisette, objet de commerce; donc un mot de marchand, qui n'était pas plus populaire que n'est *aveline* dans notre langue actuelle.

Le nom local de la noisette n'apparaît-il jamais en ancien francoprovençal? E. Philipon a cru le trouver dans le texte des Impositions de 1358, § 64 „. . . et per quintal figues, reysins, ris, cumin, alonn et taux consemblables choses . . .“ (R XIII, 578 et 588). Il est tentant en effet de reconnaître notre *alou* des patois lyonnais (ALLY 479) dans cet *alonn* inséré à la fin d'une liste de denrées alimentaires. Cependant A. Devaux proposa d'y voir plutôt le nom de l'alun, comme au § 4 de la Leyde de Vienne: „Mais, de sayn, de syu, d'alun, de boloan, de borra . . .“ (A. Devaux, *Essai*, 86). L'FEW, suivant Devaux, a consigné sous *alumen* un *alyon*. *alon*, qui doit représenter non seulement l'*alonn* de 1358 mais aussi les *alon* du Tarif de péage de 1277—1315 („Les besties qui portent alon, ne peyvro, ne cumin, ne brasil, ne ros . . .“, *Cartulaire municipal de la ville de Lyon*, p. 406) et du Tarif de 1295 qui a la même liste que les Impositions de 1358 („Et per quintal figues, reysins, ris, comin, alon et talx consemblables choses . . .“, *ibid.* p. 422). Personnellement j'aimerais voir dans *alonn*, *alon*, l'ancêtre de nos *alou* „noisette“ d'aujourd'hui. Mais je dois avouer que cette interprétation est douteuse et que celle de Devaux est plus vraisemblable.

Ne pouvons-nous donc rien affirmer touchant les noms francoprovençaux de la noisette au moyen-âge? Si, nous possédons des noms de lieux en -ARIU, -A (type Ollagnier-, -ère, -eraie), des noms de personnes comme *Ollagnon*, *Ollagnet*. Dans le département de la Loire (J. E. Dufour, *Dictionnaire Topographique du Forez; Chartes du Forez*), ces noms sont nombreux dès le XIIIe siècle. Ils supposent des formes *olàn* et aussi *alàn*, *alon* comme les noms actuels de la noisette.

Dans le département du Rhône (fichiers de Philipon) nous avons des *Allognet* (-ETU), des *Allognières*, des *Allogniers*. La plus ancienne mention (*Aloygnetum*) est de 1300.

En Savoie le Chanoine Gros a consigné: *Les Allogniers* (*Allogneretum*, 1365), *L'Allognière*, *L'Olagnier*.

En Dauphiné, Pilot de Thorey présente: *Alagneria*, XIVe s. = La Lainière, bois?, *L'Olagne*, in *Olagneriis* XIVe = La Lainière, *Olagnier*, *l'Olagne*, ruisseau, *l'Olagneray* (*Olaygneriacus* XIVe).

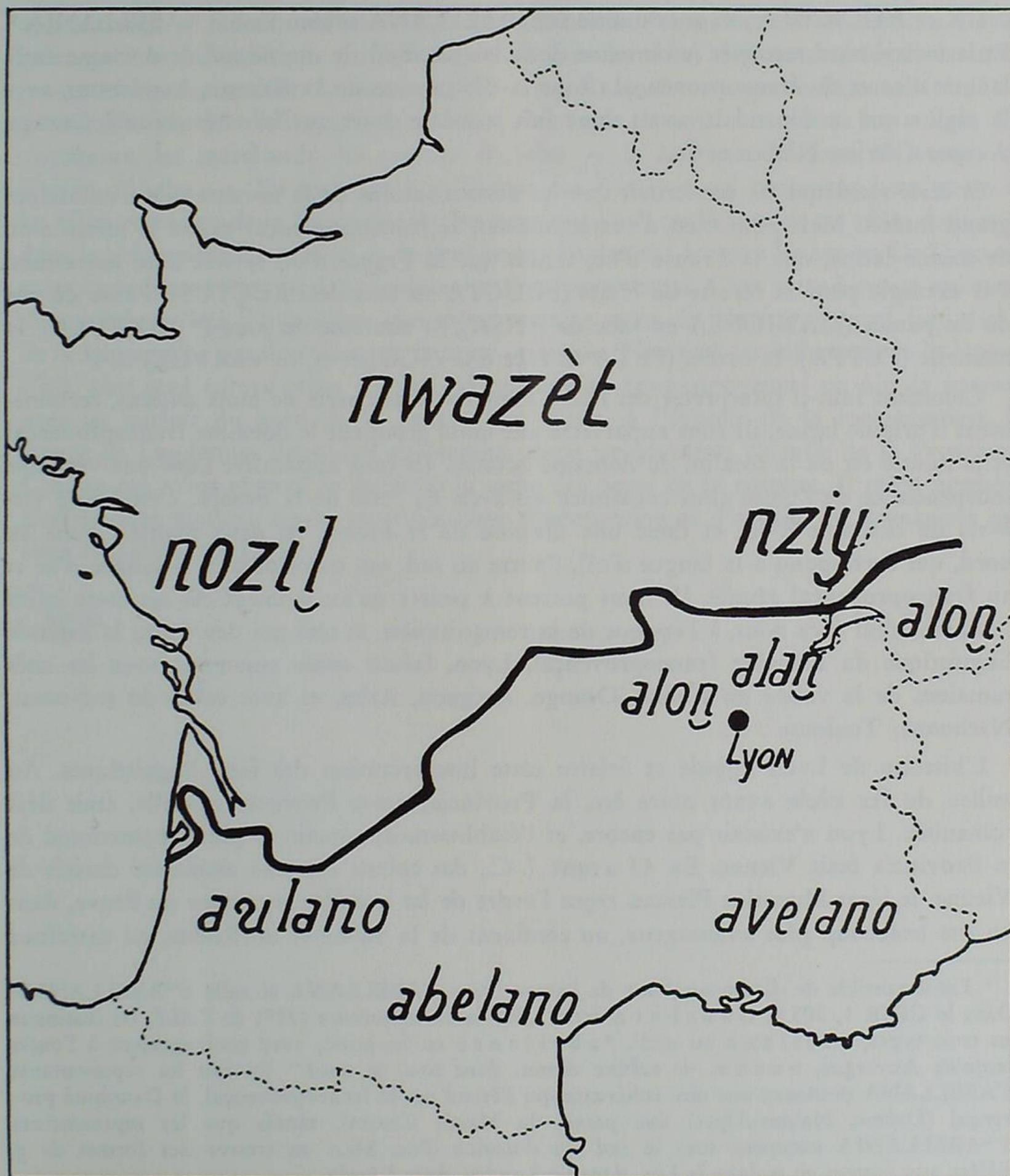
Donc, dès le XIIIe s. au moins, le francoprovençal connaissait les noms actuels de la noisette: *olàn*, *alou*, *alàn*. Ces noms nous permettent de ranger le domaine francoprovençal à côté du domaine provençal et de remarquer qu'au moyen-âge la langue d'oïl d'une part, la langue d'oc et le francoprovençal d'autre part, présentaient des dénominations fort différentes pour la noisette.

Cette opposition des deux moitiés de la France est corroborée par les patois, qui nous offrent, grâce aux atlas, des documents nombreux, sûrs, bien localisés. Ils nous montrent que les mots du moyen-âge sont les mêmes aujourd'hui.

Si nous considérons la carte 919 de l'ALF, nous voyons qu'on pourrait la diviser en deux parties par une ligne allant de l'embouchure de la Gironde au lac de Neuchâtel. Au sud de cette ligne il y a, en gros, les parlers d'oc et le francoprovençal; au nord il y a les parlers d'oïl. Au sud de cette ligne on dit: *abelano* (en Languedoc, sauf le département du Gard), *avelano* (en Provence et dans le département du Gard), *aulaño* dans le nord du domaine occitan, *ólaño* en francoprovençal (et par métathèse *alón*, *alàn*, *onal*).

Qui ne reconnaît dans ces diverses formes les *avelanas*, *aulanas* . . . du moyen-âge et l'ABELLANA, -IA du latin?

Au nord de la ligne de partage, aucun souvenir d'ABELLANA. En Bretagne et en Normandie vivent *noix de coudre* et *petite noix*, qui rappellent les *nois de coudre* et les *noiz menue* du moyen-âge. Un type *noził*, dans lequel on retrouve facilement le *noisille* médiéval, occupe encore deux grandes aires situées l'une dans l'ouest et l'autre dans l'est, qui ont dû autrefois être réunies. Enfin *noisette*, diminutif de *noix* formé à Paris ou adopté par Paris, doit à cette origine d'avoir conquis le centre de la France et d'être



partout candidat à la succession de tous les autres mots. Tous ces mots continuent donc dans les deux moitiés de la France les usages du moyen-âge.

Nous pouvons essayer maintenant de remonter de l'époque actuelle et du moyen-âge à la période de romanisation. Il est très vraisemblable que des mots dont l'étymon est évidemment latin, dont la localisation n'a pas été modifiée depuis le moyen-âge, ont été apportés chez nous par la romanisation à la place où ils sont encore. Sans doute le parisien *noisette* a-t-il coupé en deux l'aire de *noisille*. Mais en nous rappelant que *noisille* est nécessairement antérieur à *noisette*, nous pouvons facilement rendre par la pensée à *noisille* tout le domaine occupé aujourd'hui par *noisette*. Nous avons alors la répartition suivante, à l'époque de la romanisation: dans la moitié nord de la Gaule NUX et NUCICULA; dans la moitié sud, ABELLANA et son double \* ABELLANIA<sup>1</sup>. Et la moitié nord recouvre le domaine de la langue d'oïl; la moitié sud, le domaine de la langue d'oc et du francoprovençal. Pour la désignation de la noisette, Lugdunum, avec la région qui en dépendait, avait donc fait le même choix que les cités du sud, Orange, Avignon, Arles, Narbonne . . .

Si cette remarque ne concernait que les dénominations de la noisette elle n'aurait pas grand intérêt. Mais pour bien d'autres notions, le francoprovençal utilise le même mot, de souche latine, que la France d'oc, tandis que la France d'oïl se sert d'un autre mot. Par exemple pour la récolte de fruits (FRUCTA en face de FRUCTOS), l'anse du pot ou du panier (MANICULA en face de ANSA), la courroie du joug (\* JUXTULA), la mamelle (PUPPA), la brebis (FETA en face d'OVICULA et de VERVEX) . . .

Comment faut-il interpréter ces faits? Pour toute une série de mots anciens, certainement d'origine latine, ils font apparaître une unité groupant le domaine francoprovençal et la moitié est ou la totalité du domaine occitan. Ils font apparaître aussi une véritable indépendance de l'unité ainsi constituée vis-à-vis du reste de la France, c'est-à-dire vis-à-vis du domaine d'oïl, et donc une division de la France en deux moitiés: l'une au nord, qui correspond à la langue d'oïl, l'autre au sud, qui correspond à la langue d'oc et au francoprovençal réunis. Ils nous portent à penser qu'au moment où ces mots latins s'implantèrent chez nous, à l'époque de la romanisation, la cité qui deviendra la capitale linguistique du domaine francoprovençal, Lyon, faisait cause commune avec les cités romaines de la vallée du Rhône, Orange, Avignon, Arles, et avec celles du sud-ouest, Narbonne, Toulouse . . .

L'histoire de Lyon appuie et éclaire cette interprétation des faits linguistiques. Au milieu du Ier siècle avant notre ère, la Provincia, notre Provence actuelle, était déjà romanisée. Lyon n'existait pas encore, et l'établissement romain le plus septentrional de la Provincia était Vienne. En 43 avant J. C., des colons romains ayant été chassés de Vienne, le légat Munatius Plancus reçut l'ordre de les installer en amont du fleuve, dans un site beaucoup plus avantageux, au confluent de la Saône et du Rhône, au carrefour

<sup>1</sup> Est-il possible de distinguer l'une de l'autre l'aire d'ABELLANA et celle d'\*ABELLANIA? Dans le GPSR 1, 303 b, G a u c h a t a écrit: „Sur la carte *noisette* (919) de l'ALF, on distingue les trois types, a b e l l a n a au midi, \* a b e l l a n e a en fr.-prov., avec prolongement à l'ouest jusqu'en Auvergne, n u c e m + suffixe dimin. dans tout le nord.“ En fait les représentants d'ABELLANA dessinent une aire cohérente qui s'étend sur le francoprovençal, le Dauphiné provençal (Drôme, Hautes-Alpes) une partie du Massif Central, tandis que les représentants d'\*ABELLANIA occupent tout le sud du domaine d'oc. Mais on trouve des formes de *n* mêlées aux formes en *n* dans le Lot, dans les Landes, dans l'Aude.

des routes faisant communiquer la Gaule chevelue avec l'Italie et avec la Méditerranée. Bientôt cette ville si bien placée devenait la capitale de la Gaule moyenne, la „Lyonnaise“, en même temps la capitale des trois provinces de la Gaule chevelue, „caput galliarum“. Comme capitale, séjour des administrateurs, cantonnement et lieu d'étape des troupes, elle était tournée vers le nord. Mais elle devenait en même temps une grande ville romaine, somptueusement bâtie et enrichie de trésors d'art par les empereurs qui aimaient y séjourner: peu de stations ont fourni autant d'inscriptions et de grands vestiges, aqueducs, théâtres . . . Elle devenait un centre de vie romaine, un foyer intense de romanisation, où l'on parla bien vite le latin, où les enfants apprirent la langue latine avec la littérature et la philosophie. Cet apprentissage se faisait évidemment en dépendance de Rome, mais il est difficile d'imaginer qu'il ne se faisait pas en liaison avec les grandes villes déjà romanisées de la toute proche Narbonnaise. Elles avaient, ces villes, sur Lyon, l'avantage de l'ancienneté. C'est vraisemblablement d'elles que pour une part vint à Lyon — avec les colons, les voyageurs, les marchands, les maîtres d'écoles — le latin de Vienne, d'Orange, de Vaison, d'Arles . . . En tout cas, à la faveur des relations qui unissaient Lugdunum et les villes romaines de la Narbonnaise, les mots que l'une ou l'autre de ces villes choisissait dans le riche vocabulaire latin pouvaient passer facilement à toutes les autres. De Lyon ces mots s'irradièrent ensuite dans le domaine francoprovençal. C'est cette histoire qui nous donne aujourd'hui l'impression que, pour certains mots, le francoprovençal fait partie de la langue d'oc ou, du moins, de sa zone orientale. Plus tard les influences de la langue d'oïl, plus tard encore celles de Paris donnèrent au francoprovençal un air de parenté avec les parlers du nord de la France. Au début, à l'époque de la romanisation, la langue de Lugdunum dépendait davantage, sinon uniquement, de celle de la Provincia. C'est ce qui m'est apparu en étudiant la carte des noms de la noisette. Il m'est agréable d'offrir cette modeste étude, en témoignage d'admiration et d'amitié, au Romaniste que nous fêtons aujourd'hui.

Lyon

P. Gardette